



Bal à Bujest pour les Anciens du 3^e âge du canton. Lilou Malthieu et Olivier Durif, automne 77 (cl. J.-M. Ponty).

REVENIR À LACOMBE...

Olivier DURIF

Fidélité ou infidélité à la tradition ? Analyse rétrospective d'Olivier Durif, qui s'interroge ici sur l'après de la collecte, à travers sa rencontre avec François Malthieu, violoneux corrèzien.

Jeudi 1^{er} mars 2001.

– *Pourriez-vous venir nous parler de François Malthieu, le violoneux de Tarnac... ?*

La proposition de la télévision locale de revenir à Tarnac pour évoquer la mémoire d'un des plus célèbres violoneux du Plateau de Millevaches m'a fait reprendre la route de Lacombe, commune de Tarnac, où devait avoir lieu l'entretien.

Il neige aujourd'hui... et depuis trois jours : drôle d'hiver qui commence le premier mars... !

La couche de neige est épaisse, je laisse à droite les sommets arrondis des Monédières, ensevelis et pétrifiés par les frimas blancs.

Désormais en Corrèze on roule sur des routes qui déroulent leur bitume de goudron normalisé, « au noir » comme on assure à l'Équipement les jours d'intempéries hivernales, jusque sur le Plateau. La neige s'épaissit pourtant sur les bas-côtés quand j'attaque, après Treignac, les premiers contreforts de la route qui conduit à Lacombe.

Ce n'est que lorsque je suis arrivé à l'embranchement de la route de « Lacombe, La Bessette, Eglizeau », petit chemin enseveli de neige qui fait sa trace à travers les petits bosquets de hêtres et les clairières que j'ai repensé à notre rencontre – voici vingt-six ans – avec « Lilou » Malthieu.

Le chasse-neige – un vieux camion Berliet encore tout neuf dont l'étrave rouge vermillon laisse régulièrement une fine

couche de neige bien nivelée – me précède et s'enfonce en cahotant dans ce curieux bocage montagnard.

Maintenant je m'en souviens car la neige qui ravive et enveloppe les formes des arbres, des maisons et des prés semble avoir suspendu le temps dans ce paysage apparemment immuable.

On passe deux petits ponts sous lesquels s'écoule l'eau la plus transparente du monde sur son lit de sable blanc et ocre... On traverse trois villages de quelques feux où justement, de la voiture, on peut capter l'odeur caractéristique du bois de hêtre qui se consume dans les poêles et les cuisinières...

Le parcours de cette route – que j'identifie maintenant clairement – est un parcours initiatique de quelques kilomètres dont on ne sort pas indemne. Je veux dire par-là que pour « atteindre » le violoneux on n'a guère le loisir, après pareil cheminement, de rester dans le monde de ce début de XXI^e siècle.

J'avais vingt-trois ans, mes deux compagnons d'enquête et de fortune Jean (Blanchard) et Christian (Oller), quelques-uns de plus.

Qu'allions-nous chercher ce jour d'août 1975 par ce chemin déjà bordé de hêtres qui graduellement descend jusqu'au creux de Lacombe, le bien nommé ?

Je revois l'inévitable rencontre de la première personne croisée au carrefour des routes du village :

Le violon populaire. Revenir à Lacombe...

– Bonjour Monsieur, on nous a dit qu'il y avait un Monsieur Malthieu qui jouait du violon... ?

– Ah oui !

– ... Et vous pensez qu'il serait possible de le rencontrer... ?

– Et ben, vous l'avez devant vous... avancez jusqu'à la maison et finissez d'entrer... !

Qu'allions-nous donc chercher ? Probablement chacun de nous des choses différentes mais qui avaient tout de même la forme générique et symbolique d'un musicien âgé, raciné et, si possible, pourvu des attributs romantiques du ménestrel échappé du chaos de la modernité pompidolienne de la France d'alors.

Lacombe, posé au fond d'un épaulement qui amorce la haute vallée de la Vienne, ressemble à un village clairière de bûcherons regroupé autour de maisons massives en granit, la fontaine qui jaillit au pied de la grange de Lilou Malthieu est l'épicentre de ce village gaulois peuplé, comme il se doit, d'habitants irréductibles...

Lilou Malthieu était donc pour nous un héros avant même que nous ne le rencontrions et seule la déception aurait pu être au rendez-vous car, par avance, nous étions prêts à toutes les emphases.

Nous ne serons pas déçu : l'homme surpassait le violoneux qui connaissait pourtant son sujet. Sa malice émotive et chaleureuse se chargera alors d'emporter nos (petites) préventions d'urbains gauchistes contre les délicieux sortilèges de cette campagne et de ses (derniers) habitants.

En pensant aujourd'hui à cette rencontre, à ces rencontres, à ces autres musiciens plus ou moins doués en matière de violon et d'humanité, j'ai le sentiment rétrospectif d'avoir fait ce chemin pour récupérer, coûte que coûte, quelque chose qui nous importait, de prime abord, au plus haut point et d'en être reparti – bien évidemment – avec une autre et même plusieurs autres de non moins précieuses...

Son savoir en matière de violon, Lilou Malthieu l'a déroulé intégralement dans la première heure de notre première rencontre : jeu carré sans complexités apparentes, tout entier appliqué rythmiquement à une musique de danse dont c'était l'unique fonction, largement agrémenté de quelques traits expressifs (glissés, pizzicati, coups d'archets) plein de l'humour et de l'humeur du personnage.

Qu'aurions-nous fait de cette heure de violon compilée sur une bande magnétique sans la rencontre avec l'homme qui s'en était épanché ?



Nous lui aurions probablement (et doctement) consacré trois heures de plus : une à l'écouter, une à apprendre ce qui était préhensible à nos oreilles et nécessaire à notre violon, et – j'en ai l'intime conviction – une autre à l'oublier.

L'histoire s'est faite autrement et Lilou eut nos visites régulières pendant près de quinze années sans que jamais nous ayons l'impression d'honorer, avec effort, une ancienne amitié pour un vieux monsieur en mal de visites.

Collecte à Tarnac (19). M. Malthieu, violoneux, avec C. Oller et J. Blanchard (cl. O. Durif).

À Tarnac (Corrèze) en 1975.
Christian Oller et Jean Blanchard
en enquête auprès de Lilou
Malthieu (cl. O. Durif).



Jouer du violon était chez lui aussi naturel que boire de l'eau dans un verre dont on oublie aussitôt après et le verre et l'eau (même si lui-même se vantait de n'en avoir, de sa vie entière, jamais bu une goutte.... !). La musique était, chez lui, indissociable d'une activité principale qui s'appelait la vie et son violon le véhicule d'une musique dont le carburant était aussi la vie : sans violon pas de musique et sans vie pas de musique non plus.

Cette petite leçon de musique et de violon, faut-il l'avouer, ne s'est pas introduite tout de suite dans l'auto-pédagogie dont nous nous imprimions quotidiennement. Et pour tout dire, nous avons même largement professé l'inverse... !

Oublier l'homme, son cadre de vie et sa façon d'être, trop clairement identifiés à nos yeux à un monde sur le point de disparaître, pour approcher avec scrupule le détail des mélodies, la syncope particulière des rythmes, le balancement singulier des blue-notes de la bourrée, bref voir l'arbre sans forêt, tels étaient nos devises.

Tout cela s'est traduit alors par une débauche d'apprentissage de mélodies, de techniques approchées, de traits expressifs réinterprétés et réinvestis de modernes légitimités artistiques.

J'ai longtemps joué la musique de violon du

Le violon populaire. Revenir à Lacombe...

Massif Central avec dans la tête le jeu d'archet d'Alfred Mouret, la mélodie de Léon Peyrat, les ornements de Michel Péchadre et les syncopes rythmiques de Julien Chastagnol, persuadé comme je l'étais alors (et d'autres avec moi !), que seule la fidélité du copiste pouvait me valoir le paradis des violoneux...

C'est n'est que longtemps après, sans doute fatigué et déçu de la laborieuse production des pales copies imposées par ces exigeants parrainages, que j'ai repensé à la leçon de Lacombe et aux messages « subliminaux » de Lilou Malthieu et de bien d'autres violoneux... de tous les autres, en fait !

De quoi était donc constitué ce fil si tenu, appelé par nous « tradition », dont nous essayions de tresser un peu exclusivement les mailles et qui nous faisait penser qu'un Lilou Malthieu était ici le fils musical, aventureux certes mais fils tout de même, des violoneux de la contrée qui l'avait précédé (Rata, Cancalon, Nard, Neige et autres...)?

Sans doute, pour l'essentiel, du rêve éveillé de ceux qui, comme nous, étaient venus l'écouter (lui et d'autres) à l'époque, collectionneurs dans l'âme avant d'être musiciens, cherchant à reconstituer la musique comme une collection de timbres (sic), épris de la moindre variation qui valoriserait cette collection, cherchant par monts et par violoneux, le moindre détail qui agrandirait le corpus.

J'en ai été, passionnément... et j'en suis encore d'une certaine façon, fasciné à jamais par l'invraisemblable palette sonore constituée de tous les sons alors recueillis qui tous avaient un sens, une couleur, une intention.

Mais j'ai arrêté de penser que ma musique de violon pouvait se chauffer d'un fagot de sons aussi composites, parfaitement magiques sous les doigts de chacun des violoneux, mais dont l'ensemble inévitablement compilé n'aboutissait qu'à un impersonnel brouet musical inarticulé.

Et, en effet, la musique (traditionnelle, mais toutes les autres également), pour qui la (les) pratique avec passion, ne saurait naître de l'agencement même agréable d'une collection de timbres aussi précieux et rarissimes fussent-ils, mais bien au contraire *ne pourra* être accouchée que du choix délibéré et violent d'une pâte sonore, d'un goût mélodique et d'un balancement rythmique le plus personnel possible.

Et c'est bien la posture principale, largement éludée par nos regards d'alors, qui a produit la musique chez des violoneux comme Lilou Malthieu, musicien certes intégré à sa

Le violon populaire. Revenir à Lacombe...

société du plateau de Millevaches mais également forgé d'un alliage unique, celui du métal, résistant et irréductible, de sa personnalité.

Cela m'apparaît si clairement aujourd'hui que, du coup, par cette belle journée hivernale dans les rues désertes de Lacombe, il m'est très difficile de me remettre dans l'ambiance de la rencontre d'alors avec cet homme.

Lacombe n'a pas changé, mais tout a changé et pas seulement à cause de la disparition voici plus de dix ans de l'homme en question.

Oh, bien sûr, le changement est imperceptible, les maisons sont toutes là, encore confortablement nichées dans ce creux abrité des vents dont Lilou disait avec humour qu'il était la Côte d'Azur du Plateau de Millevaches.

La banlieue rampante et son esprit caustique avancent pourtant à grands pas : La plus vieille maison du village datée du XVI^e siècle a désormais (et c'est légitime) ses fenêtres à meneau barrées de volets roulants et sa cheminée hardie est ornée d'une parabole du plus bel effet.

Les nains ne sont sans doute pas que dans les jardins... car la grange de Lilou, chef-d'œuvre de taille de pierre des maçons de l'endroit, endommagée par le vent mauvais de la tempête de l'hiver précédent, a été rasée sans doute pour faire place nette à un avenir rayonnant...

La maison de Lilou qui lui faisait face et matérialisait la cour où s'ébattaient, badines, les poules et où s'organisait, à l'occasion, la bourrée avec les voisins, est là maintenant au milieu d'un espace fraîchement engazonné où s'exhibent pauvrement les trophées de la ruralité défunte (charrues repeintes, roues de charrois, marmite à feu en jardinière de fleurs)

La banlieue ou le musée, voilà ce qui pousse désormais dans ces pays ruraux qui ont tant vécu jadis ! Sœur et frère jumeaux, ils sont de fait – la Nature ayant horreur du vide – les enfants légitimes du désert humain, les complices objectifs du « no future » promis à ces terres limousines du pays des « mille sources ».

Alors quelle musique de violon saura échapper au dilemme du disco-retro ou de l'ethno ?

Probablement celle qui, transcendant ce désespoir et risquant un œil malicieux et généreux du côté de l'aventure d'un violon « rustique moderne », pour reprendre l'expression du peintre Chaissac, n'oubliera pas la matière rugueuse et les sons impolis des disparus de Millevaches en se dispensant des labels « à la manière de », du « bon-goût-

près-de-chez vous » et de l'académie du « concert-va-t'asseoir », selon le mot de notre maître à tous, Antonin Bouscatel.

La musique de violon du Massif Central d'aujourd'hui (mais on est déjà demain !) ne peut pas s'abriter à l'ombre d'un « texte », fatalement de plus en plus prescriptif à force de précisions, même reconstitué honnêtement à partir de « vrais-morceaux-de musiques-de-violoneux-authentiques ».

On pressent d'ailleurs tout ce que ce produit-là a d'inoffensif pour la santé morale des musiciens mais aussi hélas ce qu'il recèle de parfaitement inodore et de sans saveur. Bref, on imagine sans peine l'intérêt limité qu'il peut avoir dans le devenir d'une musique vivante en général, et plus particulièrement dans celle de nos territoires en déshérence.

Bien entendu il faut du courage pour s'arracher au confort harmonique d'une musique ton sur ton avec ce paysage où la nostalgie, délicieusement mortifère, s'installe insidieusement dans son cadre de vieilles pierres et de sons doux-amers.

Personnellement je ne me mobiliserais plus pour cette cause perdue et je préfère, sans cracher dans la soupe, mettre ma musique de violon au service de mélanges artistiques plus risqués, plus éphémères, mais aussi plus directement en phase avec les nécessités vitales et acides qui nous assaillent quand on prétend, comme nous sommes un petit nombre à le prétendre ici, faire mieux que « survivre au pays »...

L'entretien mis en boîte, j'ai repris en sens inverse la route qui s'élève au-dessus de Lacombe. La neige s'est remis à tomber et, sous le contraste du blanc de la tourmente, l'étonnant granit des maisons de village de La Bessette, patrie impérissable de Magadou mécréant-chabretaire au pays des violoneux que je traverse, est d'un ocre violent.

Arrivé au carrefour de la départementale Ussel-Limoges j'ai laissé définitivement dans mon rétroviseur les mannes de Lilou de Lacombe et j'ai sagement emboîté le pas du chasse-neige normalisé de l'Équipement qui m'ouvrait la route à grands renforts de gyrophares et de projections de neige mêlées...



Ci-dessus : chez Lilou Malthieu avec C. Oller et O. Durif. Lacombe de Tarnac (19), été 1975 (cl. J. Blanchard).

Ci-dessous : veillée à Lacombe de Tarnac, automne 77. Lilou Malthieu faisant danser chez lui (cl. J.-M. Ponty).



O. D